

Préface :  
L'Occident est-il en train de manquer le coche de l'avenir ?  
Réflexions à partir de la théorie de David Cosandey<sup>1</sup>



**Jacques Cortès**  
Fondateur et Président du GERFLINT, France

« Il y a [...] quelque chose qui n'existe pas  
et qui est pourtant la chose la plus importante  
entre toutes les choses importantes,  
la seule qui vaille la peine d'être dite  
et la seule justement qu'on ne puisse dire »

Vladimir Jankélévitch<sup>2</sup>

*L'Europe possède une étendue de frontières maritimes  
« libres » qui n'a d'équivalent dans aucun autre continent.*

Edgar Morin et Mauro Ceruti<sup>3</sup>

Jacques Attali<sup>4</sup>

*La raison d'être de l'Histoire, c'est sa propre négation*

*De multiples signaux (réchauffement climatique,  
hausse du niveau des océans, pollution endémique etc.)  
jointes à l'incapacité des gouvernants à penser le monde de manière systémique,  
sont en train de provoquer « l'effondrement de la civilisation occidentale ».*

*Les « Lumières » sont désormais loin derrière nous.*

*L'humanité est déjà dans « l'Age de la pénombre »*

Erik M. Conway et Naomi Oreskes<sup>5</sup>

Lorsque Jacques Demorgon m'a fait l'honneur de me demander une Préface pour ce numéro 4 de la revue *Synergies Monde Méditerranéen*, j'ai évidemment accepté d'emblée, mais avec le sentiment que je m'engageais très imprudemment dans une aventure qui, pour être certainement passionnante, ne manquerait pas de me plonger dans une inquiétude constante pour cause d'ingénuité. Comme tout Terrien de base, en effet, je vis sur<sup>6</sup> le très bourdieusien concept d'*habitus*, avec mon capital culturel bien statique et impressionniste, réduisant toute « substance » (l'absolu selon Saussure) à ses « modes » et « faux-semblants » (comme dirait Jankélévitch), et mon activité conceptuelle anagogique, quoique tentant de s'élever jusqu'à des hauteurs spirituelles à peu près convenables, plafonne assez vite au niveau de vérités admises qui ne sont

rien d'autre, je le crains, qu'un tissu de lieux communs et d'apparences.

En ce qui concerne ce numéro, il est tellement riche que je réserverai mes commentaires au seul contenu du livre de Cosandey, ce qui témoigne de ma part d'une audace certaine car cet ouvrage est une synthèse historico-géographico-philosophique colossale ne visant à rien moins qu'à nous faire comprendre « le secret de l'Occident » pour aboutir, complémentaiement, à nous familiariser avec « une théorie générale du progrès scientifique ».

Mais soyons plus précis : en fait, ce n'est pas exactement ce que dit Cosandey, car il emploie la préposition *vers* dans son sous-titre général, et cela change tout<sup>7</sup>. Le présentateur de l'ouvrage, Christophe Brun (pp. 11-85), manifestement enthousiaste (sentiment panégyriste que je comprends parfaitement et partage volontiers avec lui) est le premier à nous recommander la prudence en matière de jugement sur un ouvrage aussi complexe. Ce n'est pas la théorie générale du progrès scientifique que Cosandey nous propose, mais un cheminement « vers une théorie » (ce qui sous-entend qu'elle n'est pas la seule) sûrement utile pour tenter l'aventure d'un projet explicatif global, hardi, convaincant et pourtant très surprenant. Et Christophe Brun de nous signaler lui-même, d'entrée de jeu, trois obstacles majeurs susceptibles de bloquer ce que j'appellerais, de façon précieuse, « l'esthétique de la réception »<sup>8</sup> de l'ouvrage, à savoir, selon les potentialités négatives suggérées (mais écartées) par Christophe Brun, « l'indifférence », « l'échouage sur les hauts fonds du déjà vu » et « le naufrage sur les récifs du réductionnisme déterministe » (p.35). C'est ce qui s'appelle non pas désarmer par avance toute contradiction mais simplement prévenir un éventuel détracteur qu'il s'agit d'une tentative d'élucidation effectuée à partir d'un point de vue sinon ignoré jusqu'ici, du moins assez peu exploité.

C'est donc un peu par provocation que j'ai choisi la citation de Jankélévitch mise en premier exergue de cette préface, car la philosophie de *la précarité* et de *l'éphémère* dont sont nourris *le je-ne-sais-quoi* et *le Presque-rien* de Jankélévitch, contraste de façon intéressante avec la position très engagée de Cosandey, économiste et physicien, prenant une position résolument empiriste pour évoquer le « secret » jusqu'ici bien gardé du progrès scientifique de l'Occident. Ce secret apparaît au lecteur de Cosandey comme une sorte de mécanisme d'autant moins mystérieux qu'il nous le livre comme une simple équation à deux inconnues. Je cède la parole, pour expliquer ce petit miracle d'intelligence, à un commentateur volontairement anonyme s'exprimant sur son blog personnel où il dit ceci : « *Le développement technologique et scientifique a eu lieu partout où une civilisation a connu le succès commercial, (.) favorisé par une division politique stable (les deux conditions d'une bonne « méreuporie », du grec meros, « diviser » et euporeos, « être dans l'abondance »). Ces conditions sont réunies lorsqu'une civilisation trouve à s'installer sur un territoire propice à la fois aux échanges et à la division politique. Cela implique concrètement que le découpage*

*des côtes facilite les échanges marchands (le transport par mer coûtant durablement moins cher que par route), et la définition de frontières sinon totalement naturelles du moins stables ».*<sup>9</sup>

Revient donc à Cosandey le mérite de nous proposer un chemin pour comprendre ce qui, en fin de compte, ne serait rien d'autre que le résultat d'une conjoncture complexe dont l'Occident a bénéficié pendant un bon millénaire (et bénéficie toujours). Pour lui, le secret en question doit être traité comme une énigme à résoudre en s'appuyant non plus sur l'abstraction d'hypothèses verbeuses plus ou moins élégantes, mais sur le constat objectif de faits historico-géo-économico-politiques concrets. Il postule pour cela la possibilité d'une théorie non pas poétiquement prédictive au sens mystique et platonicien du terme, mais rationnelle (sinon scientifique) et surtout convaincante. Résumons : la théorie explicative du secret de l'Occident est construite sur deux faits d'observation :

1. thalassographique d'abord : les Etats occidentaux sont toujours proches d'une mer qui leur confère le double avantage, d'une part, d'être protégés par les échancrures de leur littoral, d'autre part de communiquer facilement les uns avec les autres ;
2. méreuporique ensuite : les mers ont ainsi favorisé - lorsque la configuration de leurs rivages le permettait, la création d'Etats stables qui, par le commerce et des interactions multiples et régulières, se sont mutuellement enrichis.

On notera, à cet égard, que la phrase de Morin et Ceruti, mise en deuxième exergue, conforte tout à fait la théorie de Cosandey.

Disons donc que, jusqu'ici, tout va bien et que l'on peut poursuivre notre route avec notre Mentor vers la théorie qu'il propose comme explication du fameux secret de l'Occident. Objectons toutefois - sans malignité aucune - que les obstacles signalés par Christophe Brun perturbent un peu notre sérénité approbatrice. Certes, la théorie de Cosandey ne nous laisse pas du tout indifférent, mais il semble bien que, sans échouer « sur les hauts fonds du déjà vu », il lui arrive de prendre tout de même quelques risques en frôlant les récifs « d'un certain déterminisme réductionniste ». Et cela dès le chapitre 1 où, après une introduction très roborative plaçant avec sagesse « la théorie méreuporique et son extension thalassographique » dans la mouvance braudélienne du temps long, il en arrive à traiter paradoxalement, parce que de façon un peu rapide, les explications traditionnelles du progrès humain réduites par lui à sept hypothèses<sup>10</sup> rapidement écartées en une petite soixantaine de pages.

Pour voler à son secours, toutefois (même s'il n'a absolument pas besoin de notre aide), nous avons mis en troisième exergue de cette préface, une petite phrase de Jacques Attali disant que « *la raison d'être de l'Histoire, c'est sa propre négation* ». Entendre par là qu'il faut éviter, lorsqu'on veut se doter d'un projet d'avenir, d'organiser une société quelconque - dit encore Attali - « *autour de l'obsession de la préservation du même, de la répétition du cycle, de l'éternel retour, condition de (sa) survie et de (sa) stabilité* » (ibid.). Si l'on prend comme exemple la première des sept hypothèses traditionnelles minimisées par Cosandey (la religion), on dira volontiers avec lui que l'Eglise a certes été le principal soutien de l'absolutisme royal en France et qu'elle n'a pas du tout contribué à l'essor économique du royaume en prononçant, à l'égard de l'argent et des « affaires » commerciales, une condamnation d'intensité analogue à celle concernant la luxure (terme désignant toute forme de plaisir sexuel) frappée elle aussi du stigmate de péché capital. Dans un cas comme dans l'autre, cela est parfaitement vérifiable, les commandements de Dieu et de l'Eglise ont manifesté - et le font toujours - une nette tendance à l'immobilisme.

La religion, chrétienne ici en l'occurrence, a donc fonctionné comme un frein rigoureux à l'innovation et l'on peut asséner avec Attali (ibid. p.20) quelques petites assertions assassines pour dénoncer cette institution toujours encline à refuser le mouvement qui perturbe les limites fixées par le dogme : « *le nouveau est un péril, l'individu est dangereux (,) le progrès n'est pas imaginable. Le neuf c'est la mort. L'Histoire n'existe pas* ». Si l'Eglise, en s'appuyant sur des règles analogues (et la chrétienté n'a évidemment pas l'exclusivité d'un tel barrage à l'évolution) a pu manifester clairement une intransigeance excessive à l'égard du progrès, si ses tribunaux ont torturé, condamné, exécuté, brûlé, massacré des populations entières au nom des exigences d'une sorte de Moloch divin passant le plus clair de son temps à détruire - on se demande bien pourquoi - la créature humaine qu'il aurait façonnée à son image, il est clair qu'il serait vain d'attendre de la religion qu'elle soit le fondement du progrès en général et donc la raison du secret de l'Occident en particulier.

Mais, s'en tenir à de tels constats, si justes soient-ils, c'est peut-être aller trop vite en besogne. La méreuporie et la thalassographie font certainement partie des causes naturelles de tout succès (comme leur insuffisance de tout échec) d'une communauté humaine quelconque mais cela ne nous avance guère. Et d'abord, pourquoi certains pays fort mal lotis à cet égard, seraient-ils aujourd'hui en puissance d'avaler l'Occident qui, sauf erreur, possède toujours les mêmes atouts dans son jeu ? Prenons un cas précis. Parlons de la construction des cathédrales ? A l'aube du deuxième millénaire qui, selon Cosandey, a été entièrement dominé par l'Occident, la construction de tels édifices est plus qu'un simple projet architectural où les mathématiques et la physique occupent une place centrale ; plus qu'une somme de problèmes d'exécution d'une formidable difficulté (résistance des matériaux, voûtes d'arête établies, par exemple,

au croisement de 2 ou 3 voûtes d'ogive, mais aussi voûtes sexpartites etc.) ; plus qu'un monumental problème de gestion : transport de pierres énormes et de marbre très lourd à faire venir de loin par terre ou par mer ; mais aussi nécessité de formation de spécialistes dans de multiples domaines : taille de la pierre, sculpture, décoration externe et interne, vitraux, tableaux, lumière, boiseries multiples, ameublement... Et cela pour des salaires de misère ! Quand on songe à l'état de l'outillage de l'époque, au courage qu'il a fallu pour lancer vers le ciel ces monuments de ferveur chrétienne avec leurs tours vertigineuses faisant carillonner à tous les horizons des cloches pesant des tonnes qu'on a pu hisser (on se demande comment) à plus de 100 mètres de hauteur parfois...on se dit que de tels élans sont le signe d'une énergie, d'une foi, d'une spiritualité sans lesquelles la théorie de Cosandey relèverait de la plaisanterie.

Faire de l'hypothèse religieuse une cause secondaire<sup>11</sup> dans une théorie générale de progrès scientifique, c'est minimiser excessivement, pour des besoins de démonstration, une donnée essentielle. On peut dire ce qu'on veut de la religion dans une multitude de cas détestables, mais il est impossible de ne pas souligner la part de ferveur, de dépassement de soi, de courage, de créativité donc de changement et même d'intrépidité miraculeuse jusqu'à la folie qu'elle a pu susciter chez tous ceux qui, dans leur misère, ont trouvé assez de force pour donner à leurs contemporains et à tous ceux qui leur ont succédé dans les siècles conduisant jusqu'à nous, ces témoignages de génie désormais classés, comme la cathédrale de Chartre, au patrimoine mondial de l'humanité. La religion a toute sa part dans le progrès scientifique et l'on pourrait montrer à son propos - comme du reste pour les sept explications traditionnelles quelque peu sous-estimées par Cosandey - que la thalassographie et la méreuporie ne perdent rien de leur pertinence quand on n'ignore pas l'environnement complexe où, en Occident comme ailleurs, elles ont joué un rôle central mais non exclusif de l'humain.

Je sais bien que Cosandey n'a rien omis et que son livre porte témoignage d'une impressionnante érudition. Mais, comme toute œuvre naturellement polémique, il est probable que chaque lecteur souhaitera, comme je viens de le faire, discuter certains détails. Cela n'ira jamais très loin car Cosandey a déjà prévu toutes les questions, tous les arguments et contre arguments, comme si, pour écrire son livre en toute sécurité, il avait d'abord assimilé entièrement le traité sur la guerre de Von Clausewitz. Car c'est bien une guerre continue à la fois culturelle, scientifique, philosophique, et même éthique que Cosandey nous narre dans son ouvrage en cette période particulièrement fragile que nous vivons aujourd'hui, où l'on assiste à un déferlement de changements mettant véritablement l'Occident en péril, bouleversant même tout l'Atlas des civilisations mondiales sans vraiment pointer clairement celle(s) qui pourrai(en)-t vouloir prendre actuellement le leadership. La vérité dont on soupçonne la présence en filigrane dans ce superbe et terrible livre, c'est l'idée que le secret de l'Occident, c'est d'être arrivé au bout de ses possibilités de renaissance. « *Il n'y a malheureusement plus (.)*

*de domaine à s'approprier, ni sur la Terre, devenue trop petite, ni dans le cosmos environnant* ». On ne peut pas être plus pessimiste.

Mon rôle de préfacier, on le voit bien, je le conçois un peu à la manière du Candide de Voltaire, personnage naïf et crédule qui respecte infiniment son Maître à penser, Pangloss, quoique étant parfois en contradiction avec lui sur l'idée (non leibnizienne) que tout n'est peut-être pas aussi simple dans le meilleur des mondes scientifiques et culturels possibles. Mais Cosandey n'est pas du tout un émule de Pangloss, loin de là. Son pessimisme est manifeste sur de multiples questions, notamment sur la situation actuelle du déclin des grandes puissances à commencer par les Etats-Unis et la Russie dont il dresse un tableau angoissant. On a donc eu l'impression, à le lire, d'assister à *l'effondrement de la civilisation occidentale*, et c'est ce sentiment qui explique mon quatrième exergue où je cite une phrase du livre très récent (2014) de Naomie Oreskes (Professeur à Harvard) et Erik M. Conway (historien à la Nasa) qui envisagent, dans un petit essai de science fiction très pointu, l'avenir *accablant* de la civilisation occidentale à partir de ce XXI<sup>ème</sup> siècle de plus en plus menacé par l'obscurantisme de gouvernants « *incapables de penser le monde de façon systémique, (.) aveuglés par l'idéologie néo-libérale* », et déjà vaincus par « *la puissance des lobbys provoquant l'anéantissement de l'ordre social* »<sup>12</sup>. Je pense que Cosandey ne peut être qu'entièrement d'accord avec le passage suivant de l'opuscule ici évoqué (p.12) : « *Les peuples de la civilisation occidentale savaient ce qui leur arrivait, mais ils ont été incapables d'enrayer le processus. C'est d'ailleurs l'aspect le plus ahurissant de cette histoire : à quel point ils en savaient long et combien ils étaient inaptes à agir en fonction de ce qu'ils savaient* ».

Cosandey conclut en termes voisins. L'homme vit désormais dans « *un système planétaire stérile et inhospitalier* » ne permettant « *probablement pas une troisième grande révolution techno-scientifique* ». Et de rêver et de nous faire rêver : « *Il n'est pas exclu (.) qu'un jour l'humanité reçoive des visiteurs appartenant à un peuple extraterrestre plus avancé qu'elle technologiquement. Les Terriens se verraient alors confrontés à des créatures voguant à bord de vaisseaux propulsés par antimatière, armés de bombes à trous noirs et voyageant d'une étoile à l'autre* ». Nous voilà dans un film américain d'anticipation déjà vu plusieurs fois, mais toujours aussi distrayant. Rêvons donc sur des soucoupes volantes à venir puisque nous avons manqué le coche de notre avenir.

En tout cas, si je puis me permettre des remerciements et un conseil, les voici. Mes remerciements à Jacques Demorgon et à Nelly Carpentier d'avoir choisi un auteur aussi captivant que David Cosandey et de m'avoir permis de formuler à son sujet quelques idées de lecteur passionné. Mon conseil s'adresse à tous ceux qui liront ces lignes pour les presser de courir chez leur libraire. Pourquoi ? Simplement parce que ce livre est à la fois une mine d'idées pour comprendre le petit monde dans lequel nous sommes condamnés à vivre, mais aussi parce que c'est, à sa manière, un vrai roman d'aventures.

## Notes

1. Dont le livre, *Le secret de l'Occident, vers une théorie générale du progrès scientifique*, est au cœur des préoccupations de ce numéro.
2. *Le je-ne-sais-quoi et le Presque rien, I ; La manière et l'occasion*, Seuil, 1980, p.11.
3. *Notre Europe*, Fayard 2014, p.14.
4. *Histoire de la modernité*, Robert Laffont, 2013, p.19.
5. D'après la 4<sup>ème</sup> de couverture de « *L'effondrement de la civilisation occidentale* » de Erik M. Conway et Naomi Oreskes, les liens qui libèrent édit.2014.
6. Que Thomas Rist, auteur ici même d'un subtil essai sur la préposition *sur*, me pardonne cet usage assez peu conventionnel.
7. Le rôle des prépositions, dans bien des langues européennes est capital et je salue au passage l'article *infra* de Thomas Rist constatant « une recrudescence », en français, de la préposition « sur ».
8. Je me réfère là au titre même de la fameuse théorie de Hans, Robert Jaus, Gallimard, 1978.
9. J'aurais aimé pouvoir rendre hommage à l'auteur de ce texte figurant dans son blog mais sa volonté est de rester anonyme. On trouve le texte cité dans Google sous le titre suivant : « *le secret de l'Occident, du miracle passé au marasme présent, David Cosandey, Arléa, 1997* ». Voici les raisons données par l'auteur pour rester incognito : « *Ce blog est au départ un pense-bête, un recueil de notes de lectures, de commentaires sur des films vus et appréciés, ou pas, destiné à être lu par des tiers. Je me suis pris au jeu et l'exercice d'écriture est devenu un délasserement prenant. C'est notamment un excellent moyen de réagir à la lecture d'articles trop idiots, ou d'idées trop convenues - et fausses etc. Puis l'Europe est tombée sur ce blog. Ce projet, qui me paraissait fort sympathique il fut un temps, est devenu sclérosant, ruineux et attentatoire aux libertés politiques fondamentales* ». Dont acte et remerciements.
10. Ces Hypothèses sont les suivantes : religieuse, culturelle, ethnique, climatique, tiers-mondiste, grecque et hasard
11. Mais la position de Cosandey n'est pas systématiquement hostile à l'influence positive des religions sur le progrès scientifique. Ce qu'il dénonce, c'est leur archaïsme politique à tous les âges de l'Histoire de l'humanité jusqu'à aujourd'hui inclus, notamment aux Etats-Unis où les théories créationnistes font plus que jamais florès au détriment de l'évolutionnisme.
12. Quatrième de couverture